

Denis Lacorne, *De la religion en Amérique, Essai d'histoire politique*
Paris, Gallimard, 2007 (248 pages)

Éminent spécialiste des États-Unis, directeur de recherches au CERI-Sciences Po, Denis Lacorne nous a habitués à des ouvrages clairs, élégants, structurés avec rigueur et pédagogie, où la limpidité du propos le dispute à l'efficacité de l'argumentation, un peu à la manière de feu René Rémond : *De la religion en Amérique* ne déroge pas à la règle, et ravira tous ceux qui attendent de recevoir, sous la plume d'un expert, l'éclairage tant attendu sur une singularité culturelle majeure des États-Unis : les liens entre religion et politique. Mais cet ouvrage ne se contente pas de répondre aux attentes : il les surpasse en plusieurs points, tant par l'ampleur des questions soulevées (trois siècles d'histoire américaine en perspective comparée) que par le soin pris à objectiver une question particulièrement difficile, à mille lieues des ouvrages simplistes et racoleurs dont la scène éditoriale française a le secret dès qu'il s'agit de jauger les émotions religieuses de nos amis d'outre-Atlantique.

L'ouvrage proposé par Denis Lacorne se compose d'une introduction (p.9 à 15), suivie de huit chapitres (p.17 à 227), parachevés par une précieuse bibliographie générale (p.229 à 239), un index (p.241 à 244) et une table des matières (p.245-246).

Sa ligne directrice est explicitée dès le sous-titre : il s'agit d'un essai d'histoire politique. On ne nous proposera donc pas un cours d'histoire (même si plusieurs chapitres nourriraient avantageusement des enseignements universitaires avancés), ni une analyse axée sur les sciences sociales du religieux : c'est sous l'angle du politique que Denis Lacorne nous invite, à sa suite, à réfléchir sur la place de la religion aux États-Unis. Comment la religion s'articule-t-elle à la politique américaine ? Sur la base de cette interrogation centrale, Denis Lacorne a choisi, pour avancer dans l'enquête, un angle astucieux et fécond : celui des idées reçues et des représentations courantes véhiculées, depuis trois siècles, par les intellectuels, écrivains, observateurs français qui ont porté le regard sur la singularité américaine. Il reprend et prolonge, sous l'angle spécifique de la religion, une réflexion déjà développée dans *L'Amérique dans les têtes. Un siècle de fascinations et d'aversion* (Paris, Hachette, 1986, codirigé avec Jacques Rupnik et Marie-France Toinet) Ainsi, chemin faisant, on découvrira non seulement une robuste analyse des liens religion-politique aux États-Unis, mais aussi l'histoire du regard franco-français sur ces réalités d'outre-Atlantique, au travers d'un « recours constant et simultané aux sources françaises et américaines » (p.15). On en apprend donc autant sur la France que sur les États-Unis, et Denis Lacorne nous propose deux livres pour le prix d'un !

Cette approche contextualisée, consciente du poids des représentations qui ont modelé, depuis des siècles, la manière dont on a pensé « la religion aux États-Unis depuis la France » (p.12), trouve toute son ampleur dès le chapitre 1, intitulé « Un exotisme

français » (p.17 à 43). Partant de Voltaire et l'attention qu'il porte au « bon quaker », l'auteur nous propose un survol suggestif du regard porté sur l'Amérique par les voyageurs et lettrés français du Siècle des Lumières, en insistant sur le mélange de fascination et de répulsion que provoque l'exemple américain, peuplé de protestants que la France avait alors rejetés. Le pluralisme religieux, l'égalitarisme protestant, la tolérance et le zèle puritain suscitent l'étonnement. Les encyclopédistes (de Jaucourt), Guillaume-Thomas Raynal, le duc de Larocheffoucault-Liacourt et bien d'autres sont passés en revue sous le prisme de l'exotisme américain, en s'appuyant sur des registres construits au XVIIIe siècle, et réutilisés ensuite... jusqu'aux rives du XXIe siècle.

Intitulé « La réhabilitation des puritains » (p.44 à 67), le chapitre 2 nous invite ensuite à élargir la perspective. D'abord, sur le plan chronologique, puisqu'on aborde la première moitié du XIXe siècle. Ensuite, sur le plan géographique, puisque Denis Lacorne ouvre sa focale jusqu'aux Lumières écossaises (Hume, Robertson, Adam Smith...), plus attentives que les sceptiques français quant au rôle des causalités religieuses dans l'avènement du progrès social et politique. Il observe une tendance à réhabiliter les puritains (en dépit de leur réputation de rigorisme excessif), repérable aussi bien chez Robertson, Bancroft ou Tocqueville, bien que ce dernier reste prudent : Denis Lacorne rappelle à juste titre que Tocqueville se garde bien de présenter indistinctement les puritains comme des partisans de la liberté politique et de la liberté religieuse. S'ils ont contribué à la première, ils n'ont aucunement valorisé la seconde (p.51).

Dans le chapitre 3, intitulé « Réveils évangéliques » (p.68 à 94), l'auteur revient ensuite sur le trait marquant de l'histoire religieuse américaine au XIXe siècle, à savoir les réveils protestants, principalement portés par ceux qu'on appelle « évangéliques ». S'appuyant beaucoup sur l'ouvrage majeur de Nathan Hatch (*The Democratization of American Christianity*, 1989), Denis Lacorne observe que ces protestants fervents, en marge des anciennes Églises installées (congrégationalistes, anglicans, presbytériens), sont le fruit mais aussi le moteur d'une demande de démocratie et de « désétablissement » religieux : l'auteur raconte ainsi la joie des fermiers baptistes de Cheshire, dans le Massachusetts, à la victoire de Jefferson (partisan de la séparation des églises et de l'Etat) : pour remercier Jefferson suite à sa victoire contre John Adams en 1800, ils lui font parvenir un fromage de 600 kg (p.79)... Au XIXe siècle, méthodistes et baptistes prennent le devant de la scène, portés par des laïques et des communautés locales peu hiérarchisées, populaires et populistes, opérateurs privilégiés d'une « démocratisation par le bas » (p.77). Cette croissance évangélique portée par les réveils (phases d'effervescence et de conversions) n'est pas un épiphénomène, bien qu'il soit très mal connu côté français, comme l'illustre le manque d'intérêt que lui porte Tocqueville : « l'évangélisme est devenu la forme la plus courante et la plus banale du protestantisme américain » (p.73).

Le chapitre 4 (« La guerre des deux Amériques », p.95 à 121) élargit la perspective en rappelant que la croissance protestante, portée par les réveils évangéliques, se heurte à une autre réalité : par le biais des puissantes vagues migratoires, l'Amérique perd son caractère protestant homogène. Elle connaît une diversification religieuse majeure, sous l'effet principalement du catholicisme des immigrants italiens, allemands,

irlandais qui affluent. Une intolérance en miroir oppose alors deux Amériques, suscitant la perplexité des observateurs. Les élites protestantes nativistes s'opposent farouchement à la progression catholique, estimant la religion romaine contraire à l'esprit républicain. Elles sont incapables d'anticiper une évolution libérale du catholicisme, évolution pourtant imaginée et décrite par Tocqueville (second volume de la *Démocratie en Amérique*). Ces élites affaiblissent du même coup l'idéal républicain, en renâclant devant l'égalité de traitement demandée par les catholiques. L'exemple croustillant de la « guerre des Bibles » (p.106-112) donne la mesure du conflit : comment, dans l'école publique (*common school*), se mettre d'accord sur une lecture unique de la Bible, quand les bibles protestantes et catholiques ne concordent pas ?

L'orée du XXe siècle met en lumière une nouvelle question au coeur des enjeux religieux et culturels américains : les grandes vagues d'immigration ont redistribué les cartes. A l'épreuve de la diversité culturelle, linguistique et religieuse, comment se redéfinit l'identité nationale ? Le « Credo américain » reste-t-il conditionné au protestantisme puritain, comme le pense Samuel Huntington ? Dans un ambitieux chapitre 5 (« Religion, race, identité nationale », p.122 à 152), l'auteur brosse l'état des lieux du débat qui agite, à l'époque, les intellectuels français, accordant une attention particulière à Emile Boutmy (fondateur de l'École libre des sciences politiques) et André Siegfried (futur directeur de la-dite école). Ce dernier fait preuve d'un plus grand pessimisme que ses devanciers, s'interrogeant sur l'avenir du melting-pot, tant les Anglo-saxons originels lui semblent menacés par la « conquête insidieuse d'un sang étranger » (p.139). On est frappé, à la lecture, de l'ampleur du racialisme (pour ne pas dire du racisme) dont fait preuve au passage le-dit Siegfried : ce dernier reproduit les « préjugés les plus éculés de l'époque » (p.144), tout en valorisant par ailleurs l'apport civilisationnel du protestantisme, essentiellement dans sa version calviniste... sur un axe qui n'est pas sans rappeler, beaucoup plus récemment, le plaidoyer entonné par Huntington en faveur d'un « nationalisme de redressement ».

Intitulé « Une Amérique sans Dieu » (p.153 à 177) , le chapitre 6 détaille ensuite cette parenthèse presque oubliée des années 1930-40, durant laquelle bon nombre d'intellectuels français en viennent à penser que Dieu est mort en Amérique, ou peu s'en faut. Sous l'effet du productivisme, de la standardisation, en un mot, du triomphe du capitalisme, la religion tendrait à s'effacer devant le « Dieu dollar » (p.153). L'auteur nous décrit une véritable « historiographie de la décadence », dans l'orbite du personnalisme, de l'Ordre nouveau, de la Troisième force, qui présente la modernité américaine comme un creuset d'irreligion et de déshumanisation, un repoussoir auquel il faut résister. Ce prisme va loin, poussant même Emmanuel Mounier, dans un entretien du 18 mai 1941, à estimer que les idéaux portés par l'avancée nazie offrent une « parenté plus profonde » avec les siens qu'avec ceux de « certains alliés »... Denis Lacorne observe à juste titre : « L'Amérique, sans être expressément nommée, laisse pourtant deviner ici sa présence... » (p.165). Quant à Georges Duhamel, s'il reste un dieu en Amérique, c'est le grand « Moloch machinique » (p.166), rejoignant une nuée de Cassandres anti-américains dont le jeune Sartre, lui, se démarquera, sans pour autant

renoncer au diagnostic partagé : Dieu est mort aux Etats-Unis, ce qui conduit Denis Lacorne à cette remarque très juste : « Le débat des années 1940 sur le productivisme américain et son implication tragique, la mort de Dieu, ont empêché pratiquement l'éclosion d'une réflexion sérieuse sur la place de la religion aux Etats-Unis. A défaut d'analyse, les clichés et les vieux stéréotypes français sur le puritanisme américain continuaient à circuler librement » (p.174).

Mais Dieu est-il vraiment mort en Amérique ? Le chapitre 7, intitulé « Le retour du religieux » (p.178 à 200) détaille les raisons qui invitent à répondre par la négative, en s'éclairant, là encore, des regards croisés franco-américains. De Carter à George W.Bush, les derniers présidents américains ont attiré l'attention, en France, par leur piété affichée. Et les commentateurs français de rivaliser de superlatifs et d'ironie pour décrire les religiosités présidentielles. L'auteur rappelle à juste titre que la surprise française manque singulièrement de recul : Thomas Paine, Washington, et Jefferson, « le plus impie des présidents américains » (p.185) ont toujours su manier la rhétorique religieuse : rien de nouveau sous le soleil ! Quoique... Denis Lacorne souligne un infléchissement, à savoir l'emploi croissant, par le parti Républicain, d'une perspective religieuse, « stratégie électorale » (p.188) visant à mobiliser l'électorat pratiquant, et à détourner le mouvement évangélique de « ses vieilles racines démocrates », prévalentes jusqu'à la fin des années 1960 (p.197). Ce « retour du religieux », y compris au premier plan de la scène politique (poids de la Majorité Morale de Falwell) est cependant relatif, et l'auteur souligne, à la lumière de la déconvenue électorale de l'administration Bush aux élections de novembre 2006, que « le péril représenté par la droite évangélique, elle-même minoritaire au sein du parti républicain, paraît grandement exagéré » (p.199).

En fin de parcours, Denis Lacorne nous invite à envisager le cadre global au sein duquel s'inscrivent les relations entre religion et politique aux Etats-Unis. Tel est l'objet du dernier chapitre (Le 'Mur de séparation', p.201-227). Fidèle à sa méthode, il continue pour cela à partir des représentations françaises, pour mieux les décoder, les situer, les relativiser. Quand Régis Debray, cité à la page 202, affirme à l'emporte-pièce qu'en France, « les Églises doivent s'effacer devant l'État », tandis qu'aux Etats-Unis, « l'État doit s'effacer devant les Églises », Denis Lacorne répond que la laïcité américaine, comprise comme une exigence de séparation des Églises et de l'État, est bien antérieure à la laïcité française (p.215). Plus encore, elle est plus radicale, prohibant davantage qu'en France les liens (notamment financiers) de l'un à l'autre. Cette séparation, ce « mur » popularisé par une formule de Jefferson, est à la fois le fruit d'une Amérique des Lumières, hostile à l'emprise des religions, mais aussi d'une partie de l'Amérique religieuse, soucieuse d'éviter le spectre d'une Église d'Etat (inspiration de Roger Williams, évoqué aux pages 210-213). Ce qui n'empêche pas l'ambition d'ébrécher ce « mur », cultivée par nombreux milieux chrétiens conservateurs. On se trouve face à « deux écritures de l'histoire » (p.223), l'une favorable au mur (milieux libéraux), l'autre non (gros du mouvement évangélique, héritier du nativisme anglo-protestant), sans oublier une troisième voie, « position intermédiaire qui au nom d'un multiculturalisme bien compris, prône des assouplissements ou des dérogations au principe de séparation », sans remettre ce dernier en cause (p.223).

L'ouvrage ne comporte pas de conclusion. Pourquoi ? Peut-être pour éviter le risque des simplifications et du dogmatisme montré par trop d'auteurs français lorsqu'ils se piquent d'analyser le religieux et le politique aux Etats-Unis ? Mais on peut considérer l'hypothèse de l'avènement d'une « laïcité philocléricale » égalitaire (p.227) comme une conclusion qui ne dit pas son nom. En dépit des rapports de force fluctuants et des vagues hésitation, l'histoire de la jurisprudence de la Cour suprême illustre une réalité : « on assiste à une indéniable 'mise à niveau' de la religion dominante. Le christianisme n'est plus constitué par les juges comme l'élément central d'un hypothétique Credo américain ; c'est simplement une religion parmi d'autres, progressivement privée des 'privileges, avantages et usages sociaux qu'elle tenait de son statut de religion majoritaire' » (p.226).

Au terme de ce brillant survol, on ne peut que recommander sans réserve la lecture de cet ouvrage majeur de Denis Lacorne. Comme tout « essai », il reste évidemment inachevé, et on pourra regretter ça et là quelques manques : pourquoi, par exemple, avoir totalement écarté le dossier de la « religion civile » américaine ? On accordera à l'auteur le droit de ne pas s'inscrire dans le (vaste) courant historiographique qui donne crédit à Robert Bellah d'avoir pointé du doigt le rôle central que jouerait d'après lui une véritable « religion civile » américaine, ciment religieux transconfessionnel à fonction politique. Mais refuser cette hypothèse ne devrait pas interdire de lui donner une place dans un tel livre. Sur un ou deux dossiers, on attendrait aussi parfois plus d'audace, Denis Lacorne donnant parfois le sentiment de ne pas oser aller au bout de certains points de vue (sur les positions de Siegfried sur les races par exemple). Enfin, quelques maladresses auraient sans doute pu, lors d'une énième relecture, disparaître : ainsi, écrire « séparation de l'Église de l'État », p.210, p.223... (travers typiquement franco-catholique) au lieu de « séparation des Églises et de l'État » aurait été évitable... Bien qu'on fera crédit à l'auteur d'avoir simplement voulu traduire l'expression anglaise (Church State Séparation : Church au singulier). On doit aussi largement nuancer l'affirmation selon laquelle « de toutes les formes contemporaines de religiosité américaine, l'évangélisme est sans doute la plus mal connue » (p.73). C'était vrai jusqu'aux années 1980s, mais l'historiographie des vingt dernières années dément largement ce constat.

Mais ces lacunes sont bien peu de chose, et n'empêchent pas *De la religion en Amérique* de s'imposer comme un livre de référence : il dépasse largement les ambitions d'un manuel ou d'un récapitulatif, et parvient avec érudition et clarté à mettre en regard les faits connus du spécialiste avec trois siècles de perception française de la religion en Amérique.

Sébastien Fath
Groupe Sociétés Religions Laïcité (EPHE/CNRS)